

"tourné que peut l'être un martyr de la goutte, avec un œil d'épervier, une petite tête, une figure fine, un long nez aquilin, de très bonne compagnie, il avait conservé toutes les manières de la vieille cour avec une certaine dose de pédanterie, en particulier quand il affectait un ton léger." Sa figure était expressive. En société, il était aimable et gai. En affaires, il était impérieux, impatient de contradictions, fier et d'un amour-propre excessif.

Esprit ardent, doué de l'imagination la plus éblouissante, il s'appliqua de bonne heure à l'étude du style, à l'art d'exprimer sa pensée, de la formuler d'une manière saisissante, sans paraître se soucier beaucoup de toute autre science.

"L'éloquence de Pitt" et je cite ici le témoignage de Lord Brougham, "porte au plus haut degré le cachet de l'improvisation. C'est bien celle qui convenait aux débats de la Chambre des Communes, car, à cette époque, la publicité des discours parlementaires n'était pas tolérée. L'orateur ne parlait qu'aux deux ou trois cents députés qui le voyaient ou l'écoutaient. Tout dépendait de l'impression momentanée qu'il créait sur eux. Aujourd'hui il faut compter avec la presse, cette quatrième roue du char de l'Etat, et les orateurs parlementaires s'adressent, du parquet de la Chambre, plutôt au pays qu'à leurs auditeurs, et le style a plus d'importance que l'action."

William Pitt eut peu de succès dans ses discours étudiés. Il lui fallait l'inspiration du moment, provoquée par un mot, un geste, une circonstance tout à fait imprévue. On a comparé son éloquence à un orage que faisait éclater une élévation soudaine de température dans l'atmosphère passionnée où s'agitent les partis. Alors il se levait, son attitude était pleine de noblesse, sans aucune affectation, il promenait sur l'assemblée silencieuse son regard étincelant; il commençait d'un ton peu élevé, puis sa voix se développait et bientôt vibrait. Son empire sur la Chambre était prodigieux. L'enthousiasme de l'art oratoire, il le possédait au point d'être dominé lui-même par l'inspiration et de ne pouvoir s'arrêter quand la prudence le conseillait. "Une fois que je suis levé," disait-il, "tout ce que j'ai dans la tête m'échappe."

Le deuxième grand orateur, par ordre de date, est Edmond Burke. Il était Irlandais et il est facile de voir, en lisant ses discours, comme son origine se trahit bien par quelques-uns des traits du caractère national. La puissance et la vivacité de l'imagination, la haine de la tyrannie jointe au respect de la tradition, une indépendance personnelle qui résistait à l'opinion publique, une raison plus haute que sûre, un esprit fécond, vigoureux, mais rarement calme et tempéré, une tendance constante à l'exagération, tels sont les traits caractéristiques de Burke.

C'était un protestant, mais il avait reçu son éducation chez les jésuites de Saint-Omer. Disons à sa gloire, qu'il fut, dans le cours de sa longue carrière publique, le défenseur indéfectible des catholiques irlandais. Du reste, ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire du parlement anglais.

Burke aimait la poésie, mais surtout l'histoire et la philosophie morale et politique.

De tous temps, en Angleterre, le talent littéraire a été un des meilleurs moyens sinon de s'enrichir, du moins de se faire une position dans le monde. Là comme ailleurs, "les sommets ne sont jamais encombrés et la supériorité finit toujours par percer."

La conversation de Burke était admirée de tous ses contemporains. Elle frappait à première vue et c'est ce qui faisait dire au célèbre Docteur Johnson: "Un homme de bon sens ne pourrait rencontrer Burke par hasard, en s'arrêtant sous une porte pour éviter une averse, sans partir convaincu que c'est le premier homme de l'Angleterre."

"Burke," disait encore Johnson, "a la grandeur naturelle, il lui faut la grandeur civile!"

Après la retraite de Greenville, en 1765, Rockingham forma son ministère, et il choisit Burke comme son secrétaire particulier. Peu après, celui-ci entra au parlement comme député de Wendover. Le vieux Pitt lui adressa à l'occasion de son début, un de ces éloges que les hommes de cette époque appelaient volontiers, des "passeports pour la renommée."

Le ministère de Rockingham ne fut pas de longue durée. Son chef était un whig inébranlable, mais c'était un modeste. Il ne savait ni corrompre ni dominer, à une époque de domination et de corruption. Sa pureté passait pour de l'entêtement, sa modération pour de la faiblesse.

Burke devint bientôt le leader du parti whig dans le parlement. Il s'en trouvait le premier talent et son opposition fut vive et brillante. A cette époque, il régnait dans les esprits beaucoup de défiance, d'irritation, d'anxiété, de découragement. La division des partis et surtout de leurs chefs semblait rendre impossible à l'opposition — le succès, au pouvoir — le gouvernement. Georges III, je l'ai dit tantôt, voulait gouverner par les coteries, il voulait un cabinet de courtisans. Le parti des "amis du roi," composé d'intrigants audacieux, ne cherchait rien moins que l'exclusion systématique de tous les hommes grands par la situation, le talent et la renommée. L'on voulait un ministère rompu aux affaires, il est vrai, mais qu'il eût été impossible de classer dans aucun parti, qui devait s'appuyer sur la cour et convenir au goût du roi.

C'est alors que Burke publia un pamphlet qui devint le "credo des whigs" et qui est l'un des chefs-d'œuvre de la litté-

rature politique, où il explique et justifie l'existence des partis dans un Etat libre et où il montre que, sans les liens qui les unissent, les citoyens désarmés laissent périr entre leurs mains la liberté publique.

Point d'opposition! dit-il, mais alors point d'obstacle à l'arbitraire! Un pouvoir sans parti est faible s'il n'est tyrannique!

A cette époque parurent également les lettres de "Junius," qui produisirent une si vive sensation, encore accrue par le mystère de leur origine. Burke en est-il l'auteur? C'est un secret que l'histoire politique du siècle dernier n'a pas encore su révéler. Comme le dit la légende en tête du volume où ces lettres sont publiées "stat nominis umbra." C'est au cours de ces débats mémorables qu'il rencontra sur son chemin un jeune homme qui venait, à dix-neuf ans, d'entrer au parlement, Chs James Fox, et qui cherchait encore la voie où il devait glorieusement marcher.

C'est en discutant les affaires d'Amérique que l'éloquence de Burke prit son véritable essor. La crise américaine s'était aggravée. Le jeune Virginien, Patrick Henry, s'était écrié: "Give me liberty or give me death!" et ce cri était devenu le cri de ralliement des patriotes américains.

Burke qui voyait venir l'orage, crut qu'un plan de pacification, largement conçu, pouvait encore réussir. Son discours est une œuvre de méditation et d'art. Le traduire est impossible, l'analyser c'est l'éteindre! Fox disait, vingt ans après, en plein parlement: "Que les jeunes membres lisent ce discours le jour, qu'ils le méditent la nuit; qu'ils le repassent et le repassent encore, qu'ils l'étudient, le gravent dans leur esprit, l'impriment dans leur cœur. C'est là qu'ils apprendront que la représentation est le seul verain remède à tous les maux."

Qui ne connaît cette mémorable phillippique où, pendant trois heures et demie, il dénonça au monde l'emploi des tribus sauvages comme auxiliaires dans la guerre de l'indépendance? Aucun sujet ne prêtait plus à la déclamation passionnée. L'effet de ce discours fut tel que l'on demanda à le faire imprimer et afficher à la porte de toutes les églises du royaume.

Burke était excessivement laborieux, et sa sagacité puissante, aidée d'une prodigieuse mémoire, embrassait toutes les difficultés d'une question, tous les détails d'une affaire. Dans l'étude des faits, il ne se contentait pas à demi, il n'omettait rien, il épuisait tout. La force de sa conviction, la hauteur de son talent, l'abondance de ses idées, sa confiance dans la vérité et en lui-même, son émotion communicative, le rendaient propre à braver tous les obstacles et à marcher résolument au but.

En politique, Burke et Fox ne faisaient qu'un. Jusqu'à la rupture mémorable dont je parlerai tantôt, jamais le moindre